

McCormack, Gavan and Selden Mark (eds.) *Korea North and South : The Deepening Crisis*, New York, Monthly Review Press, 1978, 240 p.

Samuel Noumoff

Volume 11, numéro 4, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701135ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701135ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Noumoff, S. (1980). Compte rendu de [McCormack, Gavan and Selden Mark (eds.) *Korea North and South : The Deepening Crisis*, New York, Monthly Review Press, 1978, 240 p.] *Études internationales*, 11(4), 780–782.
<https://doi.org/10.7202/701135ar>

McCORMACK, Gavan and SELDEN Mark (eds.) *Korea North and South: The Deepening Crisis*, New York, Monthly Review Press, 1978, 240 p.

À la suite de l'analyse théorique d'Amin sur l'impérialisme contemporain, il est extrêmement utile d'examiner ses propositions à la lumière de l'expérience d'une société. Le cas le plus révélateur à cet égard est celui de la Corée. Cette édition américaine d'un texte précédemment publié au Royaume-Uni prend une valeur extraordinaire dans ce contexte. Elle est composée de douze contributions personnelles, auxquelles s'ajoute une longue introduction de M. Mark Selden, co-auteur. Le volume lui-même est divisé en cinq parties de longueur et de portée inégales. Mise à part cette légère remarque, il s'agit d'un volume essentiel pour bien comprendre un des modes de développement du capitalisme. Le livre s'intéresse aux trois principaux mythes reliés à la Corée, la « guerre froide », le « miracle économique », la « République populaire démocratique de Corée », concluant avec une section sur la réunification. Les auteurs balayaient avec succès les illusions généralement produites par la machine de propagande académique des États-Unis, illusions touchant à la fois aux vertus du Sud et au caractère démoniaque du Nord. Il en ressort très clairement que dès la fin de la seconde guerre mondiale les États-Unis ont élaboré et entretenu une stratégie double, la première partie étant une Corée « stable et divisée », la deuxième la soumission du Sud aux États-Unis. Le livre nous rappelle que le Sud a le double de la population et un produit national brut plus important que celui du Nord, et sur le front militaire, une armée régulière qui compte 140,000 hommes de plus que le Nord, combinée avec un budget militaire de 80% plus élevé que celui du Nord. Entre 1966-1975 le Sud a importé trois fois plus de matériel et reçu deux fois plus d'aide militaire que le Nord. Entre 1975 et 1977, la part militaire du budget dans la partie sud du pays a grimpé de 20% à 35%. Il est clair également que les opérations militaires engagées par la Corée du Sud pour les États-Unis durant la guerre du Vietnam a procuré au gouvernement de Seoul \$10 milliards venant de la poche des citoyens

américains. La corruption est devenue monnaie courante depuis le fiasco du Tungstène qui a procuré quelques \$3 millions en fonds illicites. Ce chiffre a été largement dépassé récemment par des pots de vin dont la valeur cumulative minimale est estimée à \$15.7 millions et qui impliquent pour le Japon, Mitsubishi, Mitsui, Marubeni, Nissho-iwai, et pour les États-Unis, Gulf Oil, General Motors, E-Systems et bien sûr le Koreagate impliquant Park Tongsoen. À l'heure de mettre sous presse ce compte-rendu, dix politiciens de Corée du Sud avaient accepté de retourner \$149 millions de pots de vin illégaux en échange de leur liberté.

Dans le contexte créé par le livre d'Amin, la contribution de Gavan McCormack est extrêmement importante. Il a analysé méticuleusement la distorsion de l'économie sud-coréenne et dévoilé clairement la façade qui justifie, en échange de la croissance, le maintien de l'inégalité politique et économique. En fait l'accroissement de la productivité s'est faite en parallèle avec une plus grande paupérisation. Cette distorsion a été rendue évidente par la stratégie de l'exportation qui a hypothéqué la Corée auprès des intérêts étrangers. En 1981 la dette envers l'étranger atteindra 25.6% du produit national brut et 83.5% de celui-ci sera lié au commerce extérieur.

L'auteur précise à juste titre que depuis 1945 la Corée du Sud a reçu \$189 milliards des États-Unis. Les dessous de table exigés par les éléments compradors locaux ont représenté 20% de ces revenus, alors qu'à l'époque de Park, 5% allait directement au Président. Pour illustrer ce mécanisme, McCormack attire notre attention sur l'entreprise commune entre le gouvernement de la Corée du Sud et le consortium pétro-chimique américain: grâce à un prêt à faible intérêt de l'Agence américaine pour le développement international (AID), et sans autre investissement direct, un profit de \$92 millions a été soutiré. D'autres manifestations de la nature disloquée de cette économie viennent des \$10 milliards obtenus par la vente du travail coréen à l'étranger (30,000 ouvriers au Moyen-Orient), la vente de 5,000 bébés chaque année, l'établissement de zones de libre-échange qui, en plus d'être à l'abri des grèves, ont une force de travail composée

majoritairement de femmes, lesquelles ne reçoivent, à travail égal, que 44% du salaire des hommes. La Commission du Travail a calculé en 1976 que le revenu moyen d'un travailleur-homme s'élevait à \$93 américains par mois, alors que le minimum requis par une famille a été établi à \$142 par mois. Seulement 14% de la force de travail est syndiquée et le taux de décès dûs à des accidents de travail est de trois à cinq fois supérieur à la moyenne mondiale établie par l'Organisation Internationale du Travail (O.I.T.). La paysannerie a été chassée de la terre, et alors qu'en 1965 la Corée du Sud satisfaisait 94% de ses besoins en grains, en 1976 le pays devait importer 25% de ses besoins à un coût annuel de \$459 millions. Une autre activité très lucrative a été la prostitution. Il existe 200,000 prostituées en Corée du Sud et comme si la chose n'était pas suffisamment odieuse, le ministre de l'Éducation a, en 1973, louangé les « sentiments patriotiques » des coréennes qui se prostituent au Japon parce qu'elles rapatriaient leur gains. La Corée du Sud a été soumise à la fois à l'exploitation américaine et à l'exploitation japonaise. Sur ce dernier sujet quelques exemples devraient suffire. Les Japonais ont été impliqués dans des projets conjoints entre 1963 et 1976, impliquant un capital de \$2.3 milliards. Durant la même période, le surplus commercial extirpé de Corée s'est élevé à \$7.8 milliards. Les wagons japonais construits pour le métro de Séoul ont coûté deux fois le prix local. Tout ceci doit être vu dans le cadre d'une politique qui s'est développée en 1962 quand le ministre japonais des Affaires étrangères, M. Shiina, a parlé d'un impérialisme honorable, et qui a atteint son apogée en 1965 avec le traité de normalisation Japon-Corée du Sud, lequel légitimait la pénétration économique japonaise. À cette époque on a convenu d'une soi-disant division verticale du travail entre la Corée du Sud et le Japon.

L'excellent texte signé par Aidan Foster-Carter nous permet d'établir une comparaison entre les situations existantes dans les parties nord et sud du pays. Ainsi le taux de croissance per capita a été, entre 1954 et 1962, de 17.2% pour le Nord et 0.8% pour le Sud. Changement pendant la décennie suivante, alors que ce taux atteint 8.9% au Nord et

9.3% au Sud. La croissance brute du Produit Industriel Brut, entre 1954 et 1970, a été de 23.5% au Nord et de 15.3% au Sud. La même tendance est observée en agriculture, dont la production a augmenté durant les années 1950 de 10% au Nord et de 2.7% au Sud, alors que durant la décennie 1960 le Nord a maintenu un taux de croissance dans le secteur agricole de 6.3%, le Sud de 4.4%. En 1974 l'économie du Nord dépendait à 30% sur le commerce étranger; le Sud, à 77%. Le revenu national per capita pour 1970 (ajusté) s'établissait à \$110 américains pour le Sud, contre \$375 pour le Nord.

Il est clair que ces indices économiques, aussi dévastateurs soient-ils pour les trente-cinq dernières années, n'illustre qu'une partie de l'histoire. Le caractère politique fondamental du régime du Sud, comment il s'est installé et comment il a été maintenu, tout cela est extrêmement bien documenté par John Halliday. Le problème central, au tout début de la période de l'après-guerre, vient de ce que les Américains traitaient le peuple coréen comme un ennemi. Les États-Unis ont par la suite maintenu au pouvoir des régimes dictatoriaux successifs qui basaient leur légitimité sur la dépendance externe jumelée à la représentation interne. L'origine de la guerre de Corée est à nouveau ré-examinée et John Gittings nous rappelle que les États-Unis ont en fait préparé la résolution soumise avant le début des hostilités au Conseil de sécurité des Nations-Unies. Il attire aussi notre attention sur les interventions militaires du Sud contre le Nord avant juin 1950. L'attaque de l'Amiral Lee Yong Win contre Monggump'o en octobre 1949 en est un bon exemple. Les mécanismes actuels de répression et brutalité à l'intérieur même de la Corée du Sud sont traités de façon plutôt succincte par Gavan McCormack et Walter Easy.

Le livre devient un peu mince dans la section traitant des relations entre la Corée et certains pays, comme les États-Unis, l'Angleterre, l'Europe et le Moyen-Orient. Nous pouvions seulement espérer ici que les auteurs accordent autant d'attention à leurs analyses que ce qui a été fait dans les pages précédentes.

La tragédie de la Corée remonte à la division du pays suivant la deuxième guerre mondiale. Ceci apparaît clairement dans l'habileté du Nord dans sa poursuite d'une voie indépendante pour sa vie nationale, et son développement des concepts d'auto-suffisance ainsi que les moyens d'achever à la fois une croissance soutenue et une égalité continue. Si difficile soit-il pour nous de comprendre les concepts de *Juche* et *Chollina*, ils sont au coeur de l'expérience nord-coréenne. Il est essentiel de rappeler, comme Gavan McCormack et Yang Youngja le font, que même l'ancien ambassadeur américain au Japon, Reischauer, a reconnu qu'une Corée unifiée serait une meilleure garantie face à la manipulation de ce pays par les forces externes. Aussi handicapés que puissent être les Nord-coréens à présenter leur point de vue d'une façon qui flatterait notre propre vocabulaire politique, il est nécessaire de réaliser qu'une Corée divisée est une menace beaucoup plus sérieuse à la paix en Asie du Nord-Est que ne le serait une nation unifiée. Le caractère auto-destructeur de cette division continue peut être mieux compris si nous nous remémorons un instant les événements récents de Kwanju, alors que l'armée sud-coréenne a attaqué des étudiants. Un missionnaire chrétien récemment arrivé, a décrit la brutalité de la façon suivante. Vingt-quatre heures avant l'attaque, les troupes ont été privées d'eau et d'alimentation. Juste avant l'heure zéro, les soldats ont reçu eau et aliments, mais mêlés de narcotiques. Comment expliquer autrement, disait le religieux, la boucherie de jeunes enfants ou les parades que les soldats faisaient avec comme trophées, à la pointe de leur baionnettes, les morceaux déchiquetés des seins des jeunes femmes? La justification officielle de ces actes voulait que les étudiants étaient manipulés par les forces diaboliques du Nord. Rien n'est plus loin de la vérité. Ce livre nous aide, de façon préliminaire, à comprendre le dilemme historique et contemporain du peuple coréen et, grâce à lui, notre propre complicité dans la poursuite de cette tragédie apparaît clairement.

Samuel NOUMOFF

*Département de science politique
Université McGill*

MOYEN-ORIENT

DERRIENNIC, Jean-Pierre. *Le Moyen-Orient au XX^e siècle*. Paris, Ed. Armand Colin, 1980, 282 p.

La complexité de la situation du Moyen-Orient au XX^e siècle exige de tout chercheur un parti-pris méthodologique assez rigoureux pour ne pas déboucher sur un écheveau inextricable ou verser dans le simplisme le plus aberrant. Familiarisé avec l'histoire récente de cette partie du globe, Jean-Pierre Derriennic veut dès le départ éviter ces deux écueils en délimitant systématiquement l'aire géographique aux États arabes d'Asie, à l'Égypte, la Turquie, l'Iran et Israël et en situant son exposé dans une période allant du tournant du siècle à l'année 1980. Bien qu'il ne dispose pas du recul historique nécessaire, il fait souvent un choix judicieux des événements à présenter en essayant, dans la mesure du possible, de faire preuve d'objectivité.

À la lecture de cet ouvrage bien documenté, il se dégage un certain rejet de l'optique déterministe qui découlerait du recours à un principe explicatif unique. L'importance de l'éveil du nationalisme ou le retour aux valeurs immuables de l'Islam sont certes des facteurs déterminants, mais ne peuvent à eux seuls apporter tout l'éclairage nécessaire à la compréhension de l'évolution politico-sociale du Moyen-Orient. D'autres facteurs, de moindre importance, doivent être pris en considération, au risque de mettre au compte de l'irrationnel le caractère aléatoire des événements. Et contrairement à l'idée généralement admise, l'auteur soutient que les dirigeants des États de la région ne sont pas des pantins manipulés par les superpuissances. Ils ont une capacité de riposte qu'il leur arrivent par moments d'utiliser avec succès.

Par une approche structurelle l'auteur rend objectivement compte des variables qui concourent à la désintégration et à la réintégration des conjonctures. Pour lui « l'histoire est toujours événementielle. En ce siècle (le XX^e) et dans cette région du monde elle l'est sans doute plus qu'ailleurs ». On commet donc une grave erreur à vouloir la régimenter selon des